

## **L'intervention féministe : un modèle et des pratiques au cœur du mouvement des femmes québécois**

*Christine Corbeil et Isabelle Marchand<sup>1</sup>*

Depuis plus de trente ans, les actrices du mouvement des femmes, notamment en Amérique du Nord, se mobilisent pour mettre en œuvre de nouvelles pratiques d'intervention qui s'inscrivent dans une perspective non seulement d'ouverture, de respect et d'écoute à l'égard des besoins exprimés et des expériences vécues par les femmes, mais encore de changement individuel et social. C'est ainsi que s'est établi progressivement au Québec tout un réseau d'aide alternatif et inédit<sup>2</sup>, tantôt marginalisé, tantôt reconnu par les institutions publiques, mais sans conteste, un réseau de ressources essentielles pour les femmes en difficulté et leurs enfants.

À ce jour, très peu d'écrits francophones ont rendu compte de la vitalité et de la richesse des pratiques d'intervention féministe telles qu'elles se déploient depuis plusieurs décennies. Pour pallier cette absence de visibilité et d'accessibilité des expériences acquises au fil des ans, mais également pour mettre à la disposition des groupes de femmes et des intervenantes une documentation renouvelée et actualisée, nous avons entrepris de faire le point sur l'évolution récente de ce modèle d'intervention, tant en regard de ses assises

- 
1. Nous tenons à préciser que les deux auteures ont coécrit cet article; le choix de la première auteure a été déterminé par l'ordre alphabétique. Nous désirons aussi remercier notre collègue Francine Descarries pour sa relecture et ses commentaires judicieux.
  2. On estime qu'environ 1500 groupes et associations locales, régionales et nationales font partie du mouvement des femmes au Québec.

théoriques que de sa mise en œuvre dans divers domaines de pratique. Ce projet de mise à jour des écrits et des discours actuels en matière d'intervention féministe a pris forme et s'est réalisé dans le cadre d'une vaste recherche intitulée *Discours et pratiques féministes: un inventaire des lieux*<sup>3</sup>. Pour ce faire, nous avons eu recours à une stratégie de recherche combinant deux techniques qualitatives de cueillette de données, à savoir l'analyse documentaire<sup>4</sup> et la réalisation d'entretiens individuels semi-directifs auprès d'informatrices-clés<sup>5</sup> œuvrant au sein du mouvement des femmes québécois et du réseau de la santé et des services sociaux. En traçant le portrait de l'intervention féministe trente ans après sa mise au monde, nous souhaitons également témoigner de la pluralité et de la multiplicité des expériences et des savoirs, tant théoriques que tacites, accumulés au cours des années. Nous étions cependant conscientes des exigences et des défis qu'une telle démarche comporte. Car, faut-il l'admettre, il n'est pas facile d'appréhender des pratiques souvent complexes et multidimensionnelles, de les décrire, de s'interroger sur leur sens et leur portée, et ce, sans en minimiser la teneur, les visées ou les orientations. Mais au-delà de ces hésitations initiales, nous étions surtout motivées par le désir de mettre en dialogue la littérature féministe anglophone<sup>6</sup> et francophone parue dans ce champ de connaissances, d'une part, et le discours des intervenantes au sein du mouvement des femmes québécois et des services sociaux, d'autre part, afin de

3. Cette recherche s'est déroulée entre 2004 et 2009, sous la direction de Francine Descarries et Christine Corbeil, et a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).
4. Il s'agit d'une recension des écrits anglophones et francophones parus au cours des deux dernières décennies sur l'intervention féministe.
5. Nous avons interviewé, en 2006, 21 intervenantes issues de groupes de femmes tels que les centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel, les maisons d'hébergement pour femmes en difficulté ou victimes de violence conjugale et les centres de femmes, et 9 travailleuses sociales engagées dans divers centres locaux de santé et de services sociaux (CLSC) au Québec. Nous leur avons demandé, entre autres, comment elles actualisaient les principes et stratégies de l'intervention féministe dans leur pratique auprès des femmes et quels étaient les principaux défis à relever pour assurer la pérennité et le renouvellement de ce modèle d'intervention.
6. On ne peut certes pas évoquer l'évolution de l'intervention féministe sans mettre en perspective les contributions importantes de féministes nord-américaines, thérapeutes, chercheuses, cliniciennes et écrivaines, pour la plupart d'origine américaine, afro-américaine et hispanique.

dégager la diversité des conceptions et des expérimentations de l'intervention féministe.

En d'autres termes, cette démarche de recension et d'appropriation des écrits les plus récents sur l'intervention féministe n'avait de sens, à nos yeux, que si elle était accompagnée d'une prise de parole des intervenantes qui sont aux premiers rangs de l'intervention sociale au Québec. C'est dans cet esprit que nous avons recueilli leur témoignage, puis consigné leurs réflexions, rompant ainsi avec une longue tradition de transmission orale des savoirs et des expériences (De Konink, Savard et Pâquet-Deehy, 1994). En outre, l'analyse des écrits et des entretiens réalisés nous aura permis de poser un regard contemporain sur l'intervention féministe et d'en construire une modélisation, sans perdre de vue ses points de convergence et de divergence en regard du modèle proposé au début des années 1980<sup>7</sup>. Dans le cadre du présent article, notre propos se concentre donc sur la présentation de cette modélisation, basée sur la mise en relief des fondements, des objectifs, des stratégies et des défis de l'intervention féministe telle qu'elle est mise en œuvre aujourd'hui. Nous évoquerons au préalable, et brièvement, le contexte idéologique et politique qui a favorisé l'émergence d'un tel modèle de pratique auprès des femmes. Au terme de cet article, seront soulignés quelques enjeux et pistes d'action eu égard aux défis qui traversent présentement ce champ de pratique et, plus largement, l'ensemble de l'intervention sociale au Québec.

### **Les origines de l'intervention féministe au Québec**

L'intervention féministe voit le jour au Québec au début des années 1980 dans le sillage de pratiques développées au sein du mouvement des femmes québécois. Elle s'inspire d'une pratique alternative d'abord apparue aux États-Unis au cours des années 1970 et connue sous le nom de *feminist therapy* (Rawlings et Carter, 1977). Vivant dans un contexte sociopolitique qui appelle à des actions similaires, des militantes et des praticiennes d'ici réitéreront l'essentiel des critiques formulées par des féministes américaines à l'égard des approches

---

7. Ce modèle a été diffusé en milieu francophone principalement par l'intermédiaire d'un ouvrage publié en 1983 sous le titre *L'intervention féministe. Une alternative au sexisme en thérapie* (Corbeil, Lazure, Legault et Pâquet-Deehy).

traditionnelles en psychologie<sup>8</sup>. Plus précisément, celles-ci étaient jugées trop enclines à poser des diagnostics sur la souffrance des femmes en termes de « pathologies » ou « de problèmes intrapsychiques », sans aucune référence à l'impact des structures sociales sur leur équilibre mental et leur estime de soi (Chesler, 1975; Guyon, Nadeau et Simard, 1981). L'intervention féministe s'inspire également du mouvement d'antipsychiatrie né en Occident au début des années 1960, et reconnu pour ses critiques concernant la conception normative de la santé mentale. Contestant le rôle des psychiatres et des institutions asilaires, le courant d'antipsychiatrie lève le voile sur des pratiques abusives envers les malades mentaux et propose des alternatives à l'enfermement et à la surmédicalisation des patients (Cooper, 1978). C'est ainsi, dans un contexte de remise en cause de l'ordre social et des institutions patriarcales de tout acabit, que le mouvement féministe développera une nouvelle grille d'analyse des problèmes sociaux et de nouveaux savoir-faire en matière d'intervention auprès des femmes.

## Les fondements de l'intervention féministe

### **Une analyse sociopolitique**

*Le privé est politique*, célèbre adage du mouvement des femmes depuis les années 1970, figure parmi les fondements de l'intervention féministe. Toujours actuel, celui-ci renvoie à l'importance de faire le lien entre les difficultés vécues par les femmes et les structures sociales opprimantes. Ce modèle d'intervention privilégie ainsi une analyse sociopolitique plutôt qu'une approche centrée sur les dimensions psychique et individuelle des problèmes. Dans cette optique, l'intervention féministe vise un changement social et structurel. Autrement dit, plutôt que le *statu quo* ou l'adaptation à des conditions de vie opprimantes et à des rapports sociaux inégalitaires, elle préconise leur transformation. L'approche féministe repose en ce sens sur une

---

8. Pensons, entre autres, à la conférence *Va te faire soigner, t'es malade* donnée par deux psychologues à l'hôpital Louis-H.-Lafontaine en 1979 et aux colloques sur la santé des femmes organisés en 1980 sous le titre *Femmes et santé mentale* et *Accoucher ou se faire accoucher*. Ces événements ont été fréquentés par des milliers de bénéficiaires, militantes du mouvement des femmes, professeures et professionnelles dans le champ de la santé et des services sociaux.

dénonciation de toutes les formes de violence et de discrimination envers les femmes ; celles-ci s'inscrivent dans un continuum de domination patriarcale et, par conséquent, ne peuvent être appréhendées de manière isolée. La prise en considération de la dynamique des rapports sociaux et de leur manifestation dans chaque histoire de vie fait donc partie intégrante de cette approche. Une telle perspective d'analyse sociostructurelle a toujours démarqué l'intervention féministe des approches thérapeutiques traditionnelles en santé mentale. Plus encore, elle réfute les approches qui ne prennent pas en considération l'impact des rapports de pouvoir entre les sexes et leurs conséquences sur les femmes, leur environnement, leur représentation d'elles-mêmes et leur capacité à contrôler leur destinée. Elle conteste par ailleurs toute représentation essentialiste du comportement des femmes et des hommes attribuant des caractéristiques stéréotypées<sup>9</sup> selon le sexe, sans égard au processus de construction sociale des genres. Du même souffle, le phénomène de la stéréotypie sexuelle est aussi dénoncé, car il concourt à promouvoir un *double standard* en matière de comportements, soumettant les femmes réfractaires à des jugements de valeur pour déviance et insubordination. Enfin, l'intervention féministe s'oppose à l'idée de complémentarité entre les sexes, laquelle contribue trop souvent à maintenir les femmes et les hommes dans des rôles sociaux asymétriques, normatifs et limitatifs quant à l'expression de leurs potentialités.

### **Une perspective intersectionnelle**

Depuis les années 1980, le mouvement féministe majoritaire (*mainstream*) s'est vu interpellé quant à sa capacité à élaborer une analyse de l'oppression des femmes qui reconnaisse les effets conjugués du sexisme, du racisme, du « classisme » ou encore de l'homophobie<sup>10</sup>.

9. Nombreuses sont les recherches en sciences humaines qui dénoncent cette représentation stéréotypée des hommes et des femmes selon laquelle ces dernières seraient naturellement douces, passives, maternelles, fragiles, pacifiques, attentives aux autres alors que les hommes brilleraient par leur force, leur courage, leur ambition, leur agressivité. Pour une analyse étayée de la question, se référer à l'étude récente de Francine Descarries (2010). *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, publiée par le Conseil du statut de la femme.

10. Pour plus d'informations sur cette contestation, voir l'article signé par Marchand et Ricci dans le présent ouvrage.

Dans la foulée de cette contestation, des chercheuses et thérapeutes féministes ont aussi, tour à tour, critiqué le caractère androcentrique, ethnocentrique, voire raciste et hétérosexiste des théories traditionnelles en psychologie (Brown, 1994; Raja, 1998; Sharma, 2001; Yoder, 2003). Dans le même registre, d'autres (Vatz-Laaroussi et coll., 1999; Williams, 1999) ont reproché aux praticiennes et aux théoriciennes féministes leur vision homogénéisante et réductrice des groupes minoritaires, ceux-ci étant souvent appréhendés comme un bloc monolithique, sans égard à la complexité et à la diversité de leurs expériences (culturelles, historiques, sociopolitiques, religieuses, etc.). En d'autres mots, les difficultés éprouvées par les femmes tirent leur origine d'un système non seulement patriarcal et capitaliste, mais aussi hétéronormatif, colonialiste et raciste qui reproduit les rapports sociaux de division et de hiérarchie et contribue ainsi à les maintenir dans une position de subordination. Par voie de conséquence, la recherche d'un modèle d'analyse et d'intervention permettant de penser les effets conjoints des systèmes d'oppression a favorisé l'émergence et, de plus en plus, l'intégration d'une perspective intersectionnelle à l'intervention féministe afin de prendre en compte l'intersection entre ces différents facteurs de discrimination (classe, sexe, origine ethnique, orientation sexuelle, religion, handicap, etc.) dans l'analyse des problèmes et dans l'élaboration de ses pratiques (Rhodes et Johnson, 1997; Hill et Ballou, 1998; Williams, 1999).

### **Une approche holistique**

Enfin, précisons que l'intervention féministe préconise une approche holistique des problèmes, c'est-à-dire que les dimensions cognitive, émotionnelle, physique et matérielle doivent toutes être prises en considération au cours du processus d'intervention (Worell et Remer, 2003). En raison de l'analyse sociopolitique qui informe les pratiques d'intervention, les difficultés vécues sont plutôt appréhendées dans leur globalité, suivant une analyse systémique des problèmes sociaux.

\*

Ce regard sur les fondements de l'intervention féministe nous amène maintenant à examiner de près comment ceux-ci orientent la mise en œuvre d'une pratique toujours renouvelée auprès des femmes de

tous les horizons. C'est en privilégiant un va-et-vient continu entre les principes et les constats relevés dans les publications sur le sujet et l'analyse du discours des intervenantes<sup>11</sup> que nous présenterons les principaux objectifs qui caractérisent ce modèle d'intervention, les stratégies et les modalités d'application élaborées par les protagonistes de même que les défis auxquels elles sont confrontées (toutes ces informations sont en outre reprises dans un tableau synthèse à la fin de cet article).

## Les objectifs et stratégies de l'intervention féministe

### ➤ **Soutenir et respecter les femmes dans leurs démarches**

Assurer un soutien aux femmes qui entament des démarches de changement ou qui sollicitent une aide est un objectif qui s'impose comme un préalable à tout processus d'intervention. D'entrée de jeu, une **attitude d'écoute** de la part de l'intervenante apparaît cruciale, comme le souligne cette informatrice :

*On écoute, on donne l'opportunité aux femmes de se raconter. Souvent, ce sont des femmes qui vivent des situations de violence conjugale depuis des années et elles gardent ça pour elles. C'est secret. On est là pour les écouter beaucoup, beaucoup, beaucoup.*

Dans ce contexte, l'intervenante encourage les femmes à s'exprimer librement, à partager leurs émotions et, si elles se sentent en confiance, à faire le récit de leur histoire personnelle en évoquant, par exemple, leurs traditions familiales, leurs croyances religieuses, les violences subies durant l'enfance ou à l'âge adulte et, le cas échéant, leur parcours migratoire. Cette attitude d'ouverture semble nécessaire à la compréhension de chaque situation, comme en témoigne cette répondante :

*Chaque pas est très important, chaque pas est différent et chaque situation est très différente... Il faut regarder quand on fait une intervention avec une femme, il faut vraiment regarder tout l'entourage,*

---

11. Des extraits d'entrevues réalisées auprès des intervenantes seront présentés tout au long de l'article pour illustrer leur conception de l'intervention féministe selon leurs lieux de pratique. Ces derniers seront transcrits en italique pour les distinguer des citations tirées de textes publiés.

*L'historique et tout ce qui va avoir un impact sur... Et c'est ça qui compte le plus dans l'intervention.*

Oxman-Martinez et Krane précisent qu'une attitude d'écoute, de tolérance et de respect peut avoir des retombées positives sur la capacité des intervenantes à comprendre les besoins des femmes issues des minorités ethnoculturelles notamment, à établir un rapport de confiance et à leur offrir des services adéquats en regard de leur cheminement :

La création d'une passerelle [entre les femmes et l'intervenante] constitue un défi qui ne peut être surmonté sans une compréhension profonde du récit des femmes, de ce que signifie la violence pour elles, de leur vision quant aux chemins à suivre dans la recherche d'aide et de la perception qu'elles ont de leur propre position sociale à un moment donné (2005: 11).

De façon générale, l'utilisation de stratégies pragmatiques se révèle essentielle pour soutenir les femmes dans leurs démarches. Celles-ci peuvent d'ailleurs emprunter différentes avenues telles que :

- offrir aux femmes et à leurs enfants des espaces où elles se sentiront en sécurité et trouveront un accueil chaleureux;
- veiller à ce que leurs besoins de base (ressources financières, logement, soins de santé, etc.) soient comblés dans un délai raisonnable.

Enfin, pour cette intervenante, mettre à la disposition des femmes l'information nécessaire pour qu'elles prennent leurs décisions en toute connaissance de cause fait partie intégrante de son rôle de soutien et d'accompagnement :

*Mon objectif avec les femmes, c'est de les informer, de leur donner le plus d'informations possible pour qu'elles soient en mesure de prendre des décisions; de donner des moyens pour les aider à mieux comprendre ce qu'elles vivaient avec leur conjoint.*

**Respecter les choix, les valeurs et les besoins des femmes** figure aussi parmi les objectifs au cœur de l'intervention féministe. À l'instar de plusieurs répondantes, Carolyn Black estime que « l'essentiel d'une perspective féministe s'articule autour du concept de respect. [...] Le respect est la pierre angulaire qui assure une relation positive entre la travailleuse et sa cliente <sup>12</sup> » (2003: 343). Ainsi, tout en aidant

---

12. Nous avons traduit toutes les citations tirées de publications en anglais.

les femmes à préciser leurs buts et leurs aspirations, l'intervenante s'engage à respecter leurs choix et à ne pas entretenir d'*a priori* sur les décisions qu'elles prendront ultérieurement. Autrement dit, les femmes ne devraient pas avoir à se conformer aux désirs des intervenantes sous prétexte qu'elles savent ce qui est mieux pour elles ou pour leurs enfants. Une telle approche ne semble cependant pas toujours aisée à mettre en pratique, comme le signale cette informatrice :

*Ce n'est pas toujours évident quand elles décident de retourner avec leur conjoint. Ce n'est pas facile, mais ça fait partie du travail que de respecter leur rythme, leurs choix. On croit profondément qu'elles sont capables de faire les meilleurs choix pour elles.*

Dans le même ordre d'idées, plusieurs rappellent l'importance de respecter le rythme de chacune et, en cela, de ne pas chercher à les engager dans des démarches allant au-delà de leurs capacités du moment ou de leurs aspirations :

*On vise de petits objectifs avec toutes les clientes, d'ailleurs. Il faut toujours que ce soit des objectifs réalisables. C'est de retrouver son propre sens. Les femmes qui font des dépressions ou des choses comme ça se sont souvent perdues de vue.*

Certes, pour une majorité de personnes, la stratégie des « petits pas » peut s'avérer plus rassurante que d'entamer des changements trop brusques. Cette stratégie est largement employée dans le milieu de l'intervention féministe, mais, spécifie cette répondante, il faut garder conscience des rapports de pouvoir auxquels sont soumises les femmes et veiller à ne pas les reproduire :

*Je pense qu'elles sentent qu'elles sont traitées avec dignité, et puis dans le respect – c'est une de nos stratégies. Faire attention pour ne pas se substituer soi-même à un autre qui pourrait décider pour elle, même bien intentionné. Si, justement, on va plus vite qu'elle, on prend la place d'un oppresseur, puis on lui dit quoi faire. [...] Alors on fait bien attention à ça, ça nous oblige à nous contenir, à nous retenir nous-mêmes.*

De leurs propos, on retiendra que les intervenantes estiment fondamental d'**éviter de juger les femmes**, de leur apposer une étiquette négative (folle, agressive, déviante, manipulatrice, négligente, frustrée, soumise, etc.) ou encore de sous-entendre qu'elles sont les principales responsables de la détérioration de leur situation. Dans

cette optique, l'intervention féministe suppose un refus explicite de blâmer les femmes pour leur inaptitude et leur impuissance à agir, et oblige à faire le lien avec leurs conditions de vie. En fait, ces symptômes ou difficultés peuvent être des stratégies de survie et d'adaptation à leur environnement, notent plusieurs auteures (Greenspan, 1993; Enns, 2004) et il peut s'avérer, *a posteriori*, particulièrement difficile de s'en départir. Ultimement, toute intervention auprès des femmes cherche à placer celles-ci *au centre* de l'intervention, en d'autres mots, à les considérer comme les *sujets* de leur vie et non comme des objets pouvant être manipulés.

➤ **Faire alliance avec les femmes et établir un lien de confiance**

Respecter les décisions des femmes, favoriser l'expression de leurs besoins et de leurs émotions, éviter de les mettre en position d'échec, voilà autant de stratégies susceptibles de contribuer à **mettre en place une relation de confiance**, comme le rapporte cette intervenante : « *elles se sentent à l'aise de nous parler [si] elles retournent avec leur conjoint, puis elles sont à l'aise de revenir si ça n'a pas fonctionné. Il n'y a pas de honte* ». Toutefois, l'objectif de **faire alliance avec les femmes** n'est pas toujours aisé à mettre en œuvre, en particulier lorsque les traits identitaires et socioculturels des protagonistes (origine ethnique, classe sociale, orientation sexuelle, appartenance religieuse, âge, etc.) sont associés à des schèmes de valeurs et des visions du monde passablement différents, pour ne pas dire opposés. Néanmoins, démontrer une attitude d'ouverture aux différences, aller à la rencontre de l'autre dans un désir de solidarité peut contribuer à aplanir, sinon à amenuiser les tensions ou les résistances initiales et, ainsi, à établir un lien de confiance. Selon plusieurs auteures (Wyche, 2001; Worell et Remer, 2003; Enns, 2004), une telle stratégie aide généralement les intervenantes à prendre conscience de leurs propres valeurs et, le cas échéant, de leurs préjugés ou visions stéréotypées envers des groupes minorisés ou marginalisés et à réaliser leur impact sur la relation d'aide.

Par ailleurs, certaines répondantes soulignent la difficulté qu'elles rencontrent, tant auprès des groupes minoritaires que majoritaires, à faire admettre le bien-fondé de leur intervention féministe. En de tels cas, celles-ci peuvent éprouver un sentiment d'impuissance, voire de la colère, devant la contestation ou la réfutation des solutions proposées. De telles tensions entre les aspirations des unes

à améliorer la situation des femmes et les actions que ces dernières sont prêtes à entreprendre sont reflétées dans les propos de cette informatrice :

*Des fois, on est en colère quand on trouve que ça ne bouge pas. Ça nous décourage. Puis si l'on ne peut pas agir sur elle, il faut qu'on soit bien consciente de ce qu'on est en train de ressentir [...].*

Dans cette perspective, et considérant qu'aucune intervention ne peut être totalement neutre ni objective, les intervenantes féministes ont intérêt à **divulguer leurs valeurs et leurs croyances**. Toutefois, les intervenantes rencontrées estiment qu'il faut éviter d'ériger les valeurs féministes en absolu, mais plutôt les soumettre à la discussion et à la réflexion, ce qui facilite le dialogue avec les femmes de tous les horizons culturels, religieux et socio-économiques. Par souci de transparence et de respect de l'autre, elles peuvent également mentionner le type d'intervention privilégié par l'organisme afin de vérifier si cette approche correspond aux attentes et aux besoins des femmes. En outre, au-delà du sentiment d'impuissance parfois ressenti par les intervenantes, celles-ci jugent essentiel de respecter les choix des femmes et de leur permettre d'interpréter la notion d'action, au cœur de l'intervention féministe, en fonction de leurs réalités, de leurs motivations et de leurs contraintes. À cet égard, Raja (1998: 79) souligne l'impact positif d'une telle attitude sur les femmes, qui « se sentiront moins obligées de se conformer aux attentes » des intervenantes.

➔ **Favoriser l'empowerment des femmes ou la reprise de pouvoir sur leur vie**

Fondamentalement, les intervenantes aspirent à ce que les femmes prennent du pouvoir dans leur vie, cessent d'avoir peur de s'affirmer et retrouvent la confiance et la détermination nécessaires pour faire respecter leurs droits. Autrement dit, qu'elles (re)deviennent des actrices capables de transformer leur environnement social et personnel en fonction de leurs besoins (Sharma, 2001 ; Lemay, 2007). Pour faciliter ce processus d'affirmation et d'autonomisation, un consensus se dégage de la littérature: il est crucial de les appuyer dans leurs démarches de réappropriation d'un « pouvoir d'agir » afin qu'elles soient en mesure de mieux se défendre contre les agressions et les discriminations (Enns, 2004). À ce titre, Worell et Remer (2003 :

78) réitèrent la pertinence d'une approche qui, d'une part, valorise la prise de conscience des rapports de pouvoir existant entre les divers groupes sociaux – incluant entre les femmes elles-mêmes – et, d'autre part, met en exergue leur capacité à recourir à des ressources personnelles et collectives en vue d'effectuer des changements individuels et sociaux.

Dans cette optique d'*empowerment*, nombre d'intervenantes et de chercheuses évoquent la nécessité d'**encourager les femmes à définir elles-mêmes leurs problèmes et leurs objectifs de changement**, c'est-à-dire « de ne pas décider à leur place » et, enfin, de ne rien imposer qui va à l'encontre de leurs désirs ou de leurs attentes (Montminy, 2004). Après tout, précise une informatrice :

*L'objectif n'est pas qu'elle quitte le conjoint, d'une manière définitive – ce n'est pas un objectif d'intervention –, c'est qu'elle reprenne suffisamment de pouvoir sur sa vie pour, un moment donné, décider de quitter cette relation-là.*

Pour ce faire, il est suggéré d'**inciter les femmes à prendre leurs propres décisions** au quotidien (Sharma, 2001) puisque, déclare cette répondante, « dans tous les choix qu'elles vont [faire], dans toutes les décisions [qu'elles vont prendre], ce n'est pas moi qui les prendrai à leur place ». Ainsi, dès les premières rencontres, des stratégies tangibles peuvent être mises en place pour favoriser la participation des femmes à l'élaboration des objectifs qu'elles souhaitent se fixer. Par exemple, certaines intervenantes conçoivent un plan d'intervention en collaboration avec les femmes :

*On fait un contrat clair en partant. On fait un contrat, un plan d'intervention et c'est SON plan d'intervention. Ce n'est pas moi qui lui dis qu'elle a ça, ça et ça à travailler. C'est sûr que, parfois, elle ne me parlera pas de la socialisation. Il y a certaines affaires que je ne peux pas amener en intervention avec elle. Mais son contrat, ses objectifs, c'est elle qui les fait.*

Les occasions de souligner leurs capacités d'agir, les encourager à s'engager dans les activités de l'organisme doivent être saisies au vol, comme le suggère une autre informatrice :

*C'est une de nos stratégies d'intervention aussi [que les femmes] prennent souvent des décisions. Puis on les suit dans ces décisions-là, on les encourage et on les valorise. Le menu, elles décident du partage des tâches. [...]. Cette petite prise de décision-là [...] les aide à*

*comprendre qu'elles peuvent s'affirmer, qu'elles peuvent décider des choses. Puis, si l'on a des changements à apporter [dans la maison], on va les consulter. On a toujours en tête qu'elles gagnent du pouvoir, qu'elles s'habituent à prendre des décisions, qu'elles s'habituent à distinguer ce qu'elles veulent vraiment, puis qu'elles gagnent confiance en elles.*

De même, **reconnaître le potentiel des femmes, leurs compétences et leur capacité à s'en sortir** s'inscrit parmi les stratégies fondamentales de l'intervention féministe (Raja, 1998; Black, 2003). «*Toutes les femmes ont le potentiel de se sortir de la violence conjugale*», estime cette répondante, convaincue que les femmes doivent être perçues comme les expertes en ce qui concerne leur vie. D'où l'importance de miser sur leurs forces et leurs ressources, de valoriser leur jugement, leurs intuitions, leur débrouillardise, leur potentiel d'action et, enfin, de souligner l'efficacité de leurs stratégies de survie. Il s'agit ainsi de les considérer comme des actrices disposant de capacités multiples et pas seulement comme des victimes (Wyche, 2001), une conviction réitérée par cette répondante :

*C'est des femmes blessées [...], qui ont été absolument dénigrées, qu'on a détruites de l'intérieur. Je pense que ce qui se dégage toujours quand je travaillais avec elles, c'est comment je les trouve fortes, grandes, courageuses, comme moi, je serais pas capable de l'être... C'est des grandes personnes, et c'est à ça que je fais appel, à l'immensité des ressources de ces femmes-là.*

En dépit du courage démontré dans maintes circonstances, plusieurs femmes entretiennent une faible estime d'elles-mêmes. Pour remédier à cette situation, l'ensemble des auteures soulignent l'importance de travailler à **rehausser leur estime et leur confiance en soi**. D'autant que, selon leur parcours, les femmes peuvent avoir été confrontées à différents préjugés, avoir été victimes de violence et d'intimidation ou avoir été « étiquetées » par le discours de certains experts. Auquel cas, l'intervenante doit s'employer à déconstruire les images stéréotypées ou les messages reçus qui minent la confiance en soi et, parfois, contribuent à stigmatiser toute une communauté ou un groupe social en particulier. Cette démarche est cruciale dans la reconstruction identitaire des femmes, car, comme le rapporte cette répondante :

*Depuis toujours, elles se font dire qu'elles ne valent pas grand-chose. Puis quand tu les accumules, tu es convaincue que tu ne vauds rien*

*d'autre. Tu as eu à peu près rien que ça dans ta vie. C'est là-dessus qu'il faut commencer par déconstruire.*

Soutenir des femmes qui ont été à maintes reprises humiliées, dénigrées, culpabilisées afin qu'elles rebâtissent leur estime d'elles-mêmes exige, selon cette autre répondante, de revoir le chemin parcouru et de les aider à s'attribuer les mérites des actions ou des changements entamés :

*On essaie de voir avec elle : « Souviens-toi quand tu es arrivée, moi, je me souviens que tu étais comme ça, comme ça, comme ça. [...] Tu n'es plus comme quand tu es arrivée, tu es rendue où ? Pourquoi tu es rendue là, qu'est-ce que tu as fait ? ». [...] C'est de lui faire prendre conscience de tout ce qu'elle a fait elle-même, de ce qu'elle est capable de faire. Lui redonner encore une fois confiance en ses capacités, pour qu'elle reprenne le pouvoir qu'elle a perdu sur sa vie.*

De son côté, une intervenante indique qu'elle focalise son intervention sur les besoins de ses clientes afin de les encourager à développer des comportements ou des actions qui contribuent à une meilleure estime de soi, voire à recouvrer sa dignité comme femme : *« Les termes que j'utilise avec elle, souvent c'est : "qu'est-ce qui va être bon pour toi"... Ça la ramène à se choisir, se prioriser, faire des choses qui vont lui faire retrouver sa dignité, son estime d'elle-même. »*

Ce travail sur l'estime de soi apparaît ainsi crucial non seulement pour que les personnes auprès desquelles elles interviennent recouvrent leur dignité et, plus largement, du pouvoir sur leur vie, mais aussi pour les habiliter à **développer leur capacité à s'affirmer**. Dans le même esprit, une autre stratégie consistera à **les encourager à défendre leurs droits** si elles se sentent lésées ou victimes d'injustices, que ce soit devant les tribunaux, certains employeurs, les services de l'immigration ou tout autre gestionnaire public, ou encore dans leurs rapports avec le réseau de la santé et des services sociaux. Dans ces circonstances, les intervenantes jouent fréquemment un rôle d'*advocacy* auprès des femmes, note l'une d'elles :

*On les encourage à faire valoir leurs droits lorsque ceux-ci sont bafoués. On les accompagne dans tout le système judiciaire, on sait que c'est truffé d'incohérences pour les femmes. Donc, on les reconnaît avec elles, puis on les outille pour passer à travers.*

Finalement, il importe également, selon plusieurs auteures, d'**encourager l'expression de la colère** au moment où les personnes

réalisent l'oppression ou les discriminations qu'elles ont subies, en tant que mère, immigrante, assistée sociale, lesbienne, ex-détenue, femme autochtone, etc. Une telle attitude peut faciliter leur mobilisation en vue de changer leur environnement et de se transformer elles-mêmes (Comas-Diaz, 1999; Worell et Remer, 2003). Au lieu de refouler leur colère, comme elles ont appris à le faire pour correspondre au modèle dominant de femmes douces et conciliantes, elles sont ainsi incitées à l'exprimer et à la canaliser vers d'autres voies plus efficaces afin de favoriser la reprise de pouvoir sur leur vie (Comas-Diaz et Greene, 1994).

En résumé, viser l'*empowerment* des femmes et la reconnaissance de leur potentiel d'action implique de travailler à transformer, de concert avec elles, leur sentiment d'impuissance en pouvoir d'agir, de souligner le bien-fondé des démarches et des actions qu'elles entreprennent pour se défendre et briser leur isolement, de développer leur autonomie, de rehausser leur estime d'elles-mêmes et leur capacité à s'affirmer. Il s'agit en outre d'identifier leurs zones de pouvoir et de répertorier les ressources individuelles et collectives dont elles disposent pour instaurer des changements en vue de leur mieux-être. La réflexion de cette intervenante nous rappelle le caractère central de cette lutte contre le sentiment d'impuissance des femmes :

*Comment agir si on se sent impuissante ? Ce n'est pas pour rien qu'on a relié le travail sur l'estime de soi, l'affirmation et l'empowerment, c'est parce que ce sont des notions qui vont ensemble. [...] Il y a tout un parcours qui a mené à ce sentiment profond d'impuissance, mais ce n'est surtout pas une question de manque de compétence ou d'habiletés personnelles.*

➤ **Travailler à la conscientisation des femmes en prenant en compte la pluralité et la complexité des expériences d'oppression**

Le développement d'une conscience critique est une composante essentielle de l'intervention féministe. Dans cette perspective, un tel objectif, inspiré entre autres de l'approche de conscientisation de Paulo Freire (1974), vise à conscientiser les femmes à l'existence des systèmes d'oppression et à leurs manifestations. Pour ce faire, il est nécessaire de développer une analyse des divers mécanismes idéologiques, politiques et économiques par lesquels les systèmes patriar-

cal, colonialiste et capitaliste agissent sur la conscience des femmes et sur toutes les dimensions de leur vie (Comas-Diaz et Greene, 1994; Comas-Diaz, 1999). Devant le défi que cela représente, plusieurs auteures (Comas-Diaz, 1999; Williams, 1999; Montminy, 2004) suggèrent de recourir à différentes stratégies pour déconstruire les discours et les stéréotypes patriarcaux, hétérosexistes ou racistes et mettre en relief leurs conséquences sur le vécu des femmes et leurs représentations d'elles-mêmes. Autrement dit, il s'agit d'examiner les effets conjugués et les intersections des rapports sociaux de sexe et des autres rapports de division (classe, origine ethnique, orientation sexuelle, âge, etc.) sur la perception de soi et sur les conditions de vie des femmes.

Par exemple, la thérapeute féministe Lilian Comas-Diaz souligne que, dans le cadre d'une intervention auprès de « femmes de couleur<sup>13</sup> », il peut s'avérer essentiel de travailler à « une prise de conscience de la nature de la colonisation et des croyances racistes intériorisées qui en découlent, de l'impact de ces croyances sur l'image de soi et des moyens de contrer de telles croyances » (Enns, 2004: 230). À cet égard, Comas-Diaz considère que « le concept de colonisation est plus utile que celui d'oppression pour appréhender l'expérience des femmes issues d'un pays colonisé, car, même si les personnes âgées, handicapées, blanches ou homosexuelles ont vécu différentes formes d'oppression et de discrimination, seules les personnes de couleur ont connu la dilapidation de leur culture à travers le système de colonisation » (Enns, 2004: 229). Par conséquent, elle suggère l'utilisation du concept de « stress traumatique postcolonisation » pour nommer les conséquences de la culture impérialiste et du racisme (*ibid.*). Selon elle, seul un processus de « décolonisation thérapeutique peut mener à une prise de conscience de la mentalité colonisée, à une modification des distorsions cognitives, [...] à une reformulation des identités individuelles et collectives, à une dignité accrue [...] et, enfin, à une mobilisation pour un changement individuel et social » (Comas-Diaz, 2000: 1322, citée dans Enns, 2004: 233). Dans le contexte canadien, le recours au concept de colonisation et, son corollaire, le stress postcolonisation, nous semble pertinent pour appréhender la réalité et les difficultés vécues par les femmes autochtones. Il suffit d'ailleurs de s'attarder aux discours et aux

---

13. Traduction de l'expression *women of color*, utilisée par les auteures anglophones pour désigner les femmes issues des minorités visibles, c'est-à-dire non blanches.

écrits de divers groupes autochtones (Fondation autochtone de guérison, 2006; Femmes autochtones du Québec, 2008) et aux recherches portant sur ces questions pour y constater la référence à cette notion.

Qu'il s'agisse de déconstruire des systèmes d'oppression, leurs codes et leurs référents ou encore de mettre l'accent sur la notion de colonisation lorsque cela est approprié, un consensus se dégage parmi les auteures: l'importance, dans tout processus d'intervention, de **prendre en compte l'ensemble des aspects identitaires** des femmes aidées et d'être à l'écoute de la diversité de leurs expériences. En ce sens, les intervenantes doivent leur offrir l'opportunité d'explorer les différentes facettes de leur vie en les invitant notamment à parler ouvertement de leur vécu en tant que mère, conjointe, immigrante, réfugiée, lesbienne, femme racialisée, âgée, handicapée, etc. Laura Brown confirme l'importance d'une telle approche lorsqu'elle écrit:

La thérapie féministe ne peut pas résulter d'une théorie qui exigerait qu'une personne choisisse d'appréhender une seule composante de son identité au détriment des autres qui seraient dès lors évacuées, négligées ou marginalisées (1994: 69).

Ce à quoi renchérit Enns en ces termes:

Les références [...] identitaires d'une personne peuvent varier de manière significative selon les contextes; elles peuvent être associées, mais non limitées, au sexe, à la culture, à l'appartenance ethnique, [...] à l'orientation sexuelle, à l'âge, à la classe, à l'apparence corporelle, à l'affiliation religieuse, [...] et à d'autres variables sociodémographiques (2004: 293).

De façon plus concrète, pour mieux saisir la variabilité et l'importance des diverses dimensions identitaires qui composent la vie des femmes, Enns suggère aussi d'aborder des questions précises lors d'une intervention:

Quels rôles, composantes identitaires et appartenances sociales sont les plus importantes et les moins importantes à ce moment-ci de votre existence? Quels rôles sont le plus remarquables et appréciés (ou dépréciés) par votre entourage? À quel moment avez-vous l'impression de détenir du pouvoir (ou d'en être privée)? Dans quels rôles ou catégories sociales vous sentez-vous puissante ou impuissante? Que signifie le fait de vous identifier comme lesbienne, ou d'appartenir à un groupe religieux ou à une communauté différente de la majorité? (2004: 294-295)

Un tel questionnement sur les différentes facettes identitaires des femmes et leur impact dans le quotidien vise, on le comprendra, à repérer les sources de pouvoir et de gratification d'un côté et, de l'autre, les sentiments d'impuissance et de frustration.

Fondamentalement, le recours à une analyse approfondie des manifestations et des imbrications du système patriarcal avec les autres systèmes d'oppression figure parmi les spécificités de l'intervention féministe intersectionnelle (Corbeil et Marchand, 2006), laquelle reconnaît la multiplicité et la complexité des besoins et des conditions de vie des femmes. De surcroît, puisque les objectifs et stratégies de l'intervention féministe sont étroitement imbriqués dans un processus cohérent, dynamique et holistique, cette prise de conscience du contexte sociopolitique, historique et culturel dans lequel les femmes évoluent s'inscrit également dans une démarche d'*empowerment* individuel et collectif.

### ➤ **Favoriser des rapports égaux**

L'instauration de **rapports égaux** représente un objectif central de l'intervention féministe depuis ses débuts (Sturdivant, 1980; Black, 2003; Coderre et Hart, 2003). Plus précisément, Worell et Remer insistent sur la pertinence de cet objectif, car « premièrement, une relation égalitaire entre aidante et aidée contribue à diminuer les aspects de "contrôle social" inhérents à la thérapie; deuxièmement, elle permet d'éviter de reproduire les inégalités de pouvoir que vivent les femmes et autres groupes subordonnés dans la société » (2003: 71). En réalité, il ne s'agit pas de nier les différences de statut social, mais de prendre conscience des multiples privilèges – professionnels, économiques, juridiques – associés à la position d'intervenante, comme le fait remarquer cette informatrice :

*Dans l'intervention [il faut] tendre à l'égalité. Parce que ce n'est pas vrai qu'on est égales quand on se retrouve dans une situation avec une femme qui est sans pouvoir, qui est en dépression profonde, qui a vécu toutes sortes de situations d'oppression, on ne peut pas appeler ça un rapport d'égalité.*

En d'autres mots, il importe de reconnaître que les femmes n'occupent pas toutes la même position dans les différentes sphères de la société, que des rapports de pouvoir sont présents dans la relation d'aide, voire intrinsèques à tous les rapports sociaux. Ainsi, plutôt

que de les nier ou de prétendre à une égalité rhétorique, le principe même de l'intervention féministe commande de travailler à réduire l'impact des inégalités de pouvoir dans la relation dyadique ou dans le travail en groupe. Différentes stratégies sont identifiées par les intervenantes pour favoriser une plus grande égalité et un partage des zones de pouvoir, telles que :

- valoriser la franchise et la transparence dans la relation d'aide ;
- diffuser des informations pertinentes ;
- clarifier les rôles et responsabilités de chacune ;
- et, le cas échéant, promouvoir l'accès aux mêmes lieux de pouvoir.

Dans des termes analogues et complémentaires, Worell et Remer (2003: 71) précisent un certain nombre de stratégies auxquelles les intervenantes peuvent recourir pour mettre cet objectif en pratique :

- divulguer ses valeurs et celles qui sont inhérentes à l'intervention féministe réalisée dans l'organisme ;
- partager sa vision de la société ;
- établir un contrat clair ;
- partager son expérience personnelle lorsque cela s'avère pertinent.

Toutefois, en raison des différents contextes et contraintes organisationnelles, vouloir éliminer ou réduire les rapports de pouvoir entre l'aidée et l'aidante peut paraître utopique, sinon impossible, comme le constate cette répondante :

*C'est parfois difficile, l'intervention féministe, dans un contexte de maison d'hébergement. [...] Il y a toujours un rapport de pouvoir qui s'installe [...] parce qu'on a un code de vie, on a des règlements. C'est difficile même si on essaie d'être sur un pied d'égalité. Quand on a à ramener à l'ordre une femme qui ne respecte pas les règlements... juste par ça, on n'est pas égales. Qu'on le veuille ou pas, on n'est pas égales.*

Tendre vers des rapports égalitaires implique aussi de chercher à partager les espaces décisionnels avec les femmes et, tel que le souligne cette participante, d'éviter de les cantonner dans une position « d'utilisatrices de services » sous prétexte qu'elles n'en demandent pas davantage, ou encore de les maintenir à l'écart des décisions importantes dans le groupe :

*[J'entends]: « Les femmes viennent juste pour du service », parce que soi-disant elles sont trop démunies pour [demander] autre chose. [...]*

*Ce n'est pas vrai qu'elles sont si démunies que ça pour [demander] autre chose. C'est [plutôt] de [leur] permettre d'accaparer l'organisme, d'avoir accès aux lieux décisionnels. Ça, moi, ça me questionne. Il y a de grandes orientations [mais] est-ce qu'on a consulté nos femmes? [...] C'est un gros défi dans nos pratiques! [...] Je me dis que nous reproduisons le rapport d'inégalité...*

Pareilles réflexions de la part des intervenantes illustrent à quel point elles sont critiques, voire sceptiques, quant à l'atteinte de cet objectif. Leurs réserves découlent en grande partie du fait qu'elles n'occupent pas la même position sociale que les femmes aidées. Plus souvent qu'autrement, dans le milieu des services sociosanitaires, celles-ci sont considérées comme socialement inférieures en raison de leur niveau de scolarité, de leur statut d'emploi, de leur état de santé physique ou mentale ou encore de leur vulnérabilité affective ou économique. Quant aux intervenantes, leur statut de professionnelle ou de travailleuse reconnue par une organisation et leur appartenance à la classe moyenne pour la plupart sont autant d'éléments qui contribuent à maintenir des inégalités sociales au cœur de la relation d'aide. Malgré les défis que cet objectif soulève, la volonté de travailler à réduire l'impact des inégalités de pouvoir représente, selon Enns (2004), non seulement un enjeu nodal dans l'intervention féministe, mais relève aussi d'une véritable éthique féministe.

➔ **Briser l'isolement des femmes et développer leur solidarité**

Briser l'isolement des femmes, en favorisant le partage de leurs expériences et de leurs ressources et en encourageant des pratiques d'entraide et de soutien mutuel, figure parmi les objectifs incontournables de l'intervention féministe. **L'intervention de groupe** est considérée comme une stratégie idéale pour mettre en œuvre cet objectif, car elle permet de développer un esprit de solidarité entre les femmes et d'échapper ainsi à l'individualisation des problèmes, comme le précise une répondante: «*les femmes voient qu'elles ne sont pas toutes seules dans la situation*». L'efficacité du travail de groupe ne fait pas de doute aux yeux de cette autre intervenante, qui ajoute:

*L'impact est fulgurant. L'impact est massif. Les histoires sont multipliées par dix. [...] Et la déculpabilisation va dix fois plus vite parce qu'elles voient que les autres ont toutes été abusées, ont toutes pensé que c'était à cause d'elles, etc. Donc l'effet de dépersonnaliser, de déculpabiliser est fulgurant, beaucoup plus rapide.*

Le travail en groupe permet non seulement d'identifier ce qui est commun dans le vécu des femmes, mais aussi ce qui est différent, une expérience qui amène les participantes à faire preuve de respect mutuel, soulignent pour leur part Worell et Remer (2003). Autrement dit, la participation à un groupe hétérogène peut être l'occasion pour des femmes d'apprendre à apprivoiser les différences de culture, de religion, de conditions sociales et, le cas échéant, à laisser de côté leurs préjugés pour privilégier des rapports fondés sur la solidarité. Sur un registre plus spécifique, Montminy (2004) rappelle l'impact positif de l'intervention de groupe auprès des femmes âgées victimes de violence conjugale: ces dernières sont alors plus susceptibles d'aborder des thèmes difficiles à explorer que lors de rencontres individuelles. De façon générale, que les participantes soient âgées ou jeunes, issues de groupes majoritaires ou minoritaires, le développement d'un sentiment de confiance et de compétence apparaît facilité au sein d'un groupe où les valeurs de respect, d'écoute et d'empathie sont posées comme balises primordiales des échanges. Une intervenante témoigne en ce sens de l'expérience d'une femme participant à une rencontre de groupe:

*Elle vient de vivre une expérience [...] où on lui a donné de la place, où elle a exprimé ses idées. Elle n'a pas fait rire d'elle, elle n'a pas été dénigrée. Puis elle vient d'apprendre que ça serait censé être comme ça, qu'elle pourrait s'attendre à ça dans sa famille. Elle vient de découvrir [...] qu'elle est en droit d'attendre [ce respect-là].*

Ainsi, en raison de ses modalités de fonctionnement, le groupe peut offrir un espace de sécurité aux participantes, qui s'y sentiront à l'aise pour prendre la parole et témoigner librement de leur expérience. « *C'est très libérateur pour elles* », dira une autre intervenante. Le travail en groupe favorise notamment la prise de conscience des rouages de l'oppression, car, avec la mise en commun de leurs expériences et de leurs difficultés, les femmes comprennent que « *c'est un système social, un système dans leur maison, [...] c'est un système qui marche partout, qui te fait sentir que tu ne vaux pas cher. Ça a un impact extraordinaire [l'intervention de groupe]* ». De plus, précise Enns (2004: 238), les femmes issues de cultures ou de milieux socio-économiques qui valorisent la vie en communauté et les liens interpersonnels ont de fortes chances d'apprécier ces expériences de groupe. Elles sont susceptibles de profiter de ces rencontres pour créer de nouveaux réseaux de solidarité, renouer avec leur histoire individuelle

et collective, renforcer leur identité culturelle, se procurer un soutien mutuel et entamer des changements dans leur vie et au sein de leur communauté. En outre, plusieurs chercheuses (Tremblay et Tremblay, 1995; Worell et Johnson, 2001; Montminy, 2004) soulignent les avantages du travail en groupe qui :

- facilite la déconstruction des rôles stéréotypés intégrés dans le processus de socialisation ;
- favorise la création de réseaux d'aide informels tout en mettant les femmes en contact avec des ressources communautaires ;
- accroît le sentiment d'appartenance des femmes qui sont souvent démunies et isolées ;
- permet de tisser des liens entre les aspects individuels de certains problèmes, leur construction sociale et les impacts engendrés dans la vie privée et publique ;
- met l'accent sur la conscientisation des femmes, la reprise de pouvoir sur leur vie, la défense de droits et la mobilisation en vue d'un changement social.

En dépit des avantages qu'offre l'intervention de groupe, certaines intervenantes estiment néanmoins qu'une telle approche est exigeante, car elle met en présence des femmes qui, d'une part, ont de la difficulté à accorder leur confiance aux autres compte tenu des situations dramatiques qu'elles ont vécues et, d'autre part, peuvent provenir d'horizons socioculturels fort différents. Par conséquent, les valeurs de respect et d'écoute doivent prédominer et, si nécessaire, les intervenantes n'hésiteront pas à recadrer des commentaires à caractère discriminatoire ou offensant d'une femme envers une autre. En somme, si mener une intervention de groupe exige un savoir-faire précis, grâce au partage de leur histoire de vie, à l'écoute et au respect qui prévaut généralement au sein de ces groupes de discussion, les femmes en arrivent à se sentir moins isolées, moins coupables ou incompetentes, à bâtir des réseaux d'entraide, à prendre des initiatives collectives et, souvent, à se départir de leurs préjugés envers d'autres catégories de femmes.

➤ **Lutter pour un changement individuel et social**

Parmi les fondements de l'intervention féministe figure également l'objectif de **lutter à la fois pour un changement individuel et un changement social** (Hill et Ballou, 1998). Cet objectif tire ses racines

du postulat selon lequel les problèmes vécus par les femmes doivent être interprétés en regard du contexte socio-économique, politique et idéologique et non seulement en termes individuels. En réalité, depuis ses origines, l'intervention féministe défend le principe selon lequel l'*empowerment* des femmes est inexorablement lié au changement social (Greenspan, 1983) et que, en conséquence, l'accent doit être mis sur les causes externes de leurs difficultés (Sharma, 2001). Un tel principe s'inscrit dans une approche féministe radicale, c'est-à-dire dans une démarche visant à changer les institutions sociales discriminatoires. Tel qu'évoqué dans la section traitant des fondements de l'intervention féministe, il s'agit de promouvoir un changement structurel, plutôt que de chercher à s'adapter aux conditions matérielles inégales, sans cesse reproduites par le système actuel. Cet engagement à lutter contre toute forme d'oppression et de discrimination pour promouvoir la justice sociale et l'égalité correspond d'ailleurs aux idéaux mis de l'avant par les mouvements féministes (Descarries, 1998; Worell et Remer, 2003; Enns, 2004).

Parmi les moyens concrets pouvant mener aux transformations sociales souhaitées, certaines intervenantes suggèrent aux femmes de s'impliquer dans la communauté ou encore de participer à des activités pour revendiquer l'amélioration des politiques sociales, par exemple, en matière d'immigration, d'assurance-emploi, de sécurité du revenu, pour dénoncer la discrimination en emploi ou toute autre forme d'exclusion sociale. Des consultations et des mobilisations autour de projets précis peuvent aussi mener à des actions ayant une portée locale, nationale ou internationale. En l'occurrence, plusieurs répondantes ont mentionné l'effet levier de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 et de l'adoption de la Charte mondiale des femmes, événements mobilisateurs qui ont suscité plusieurs activités de sensibilisation et de revendications pour l'égalité, et ce, tant sur le plan local, régional et national. Nombre d'intervenantes interviewées se sont engagées activement aux côtés des femmes lors de ces activités, car, pour plusieurs d'entre elles, intervention et militantisme vont de pair. En revanche, la décision des femmes de participer à des actions de solidarité et de mobilisation s'effectue dans un espace-temps individuel, selon leur rythme et leur désir. Dans certaines situations, ce sont les conditions matérielles qui entravent les initiatives collectives, comme le mentionne une intervenante :

*C'est sûr que quand tu n'as pas les besoins de base, c'est bien difficile de militer pour changer le monde. Il faudrait que tu remplisses ta cas-*

*serole avant. Mais, dans la mesure du possible, oui, je me dis, on va à des manifs avec les femmes ou on va les référer dans des places comme les cuisines collectives...*

À la lumière de ce témoignage et d'autres similaires, il ressort clairement que toute action visant à sensibiliser la société aux multiples situations d'oppression et de discrimination vécues par les femmes et à promouvoir la mise en place de mesures sociales pour les éradiquer doit être inscrite à l'agenda des intervenantes féministes même s'il s'agit d'une perspective à long terme. Cette dernière réflexion qui clôt la présentation des objectifs et stratégies de l'intervention féministe nous amène à examiner les principaux défis qui interpellent présentement ce modèle de pratique et ses perspectives d'avenir compte tenu de l'environnement sociopolitique dans lequel il évolue.

### **En regard des défis actuels, quelles solutions ?**

Continuer à jeter un regard critique sur les rapports sociaux de sexe et à défendre des idéaux de justice et d'égalité pour les femmes, travailler au renouvellement de l'intervention féministe pour mieux répondre à la complexité et à la multiplicité des problèmes sociaux, refuser d'être cantonnées à des « pratiques silencieuses », particulièrement en milieu institutionnel, lutter pour la reconnaissance de leur travail et l'obtention des ressources financières qui l'accompagnent, tels sont quelques-uns des défis auxquels sont actuellement confrontées les intervenantes féministes. À la lumière des réflexions formulées par les chercheuses et par les intervenantes à propos des conditions de pratique, nous évoquerons, dans cette dernière partie, les enjeux centraux entourant l'intervention féministe, d'une part et, d'autre part, nous proposerons également quelques stratégies susceptibles de répondre à certains questionnements soulevés par les répondantes.

### **Savoir intervenir en contexte interculturel**

Éviter de juger les femmes, respecter leur rythme, leurs valeurs et leurs visions du monde, de telles stratégies ne vont pas de soi lorsqu'il s'agit de travailler avec des populations qui sont largement victimes de préjugés ou stigmatisées du fait de leur différence face

au groupe majoritaire. Il y a certes tout un défi à relever de la part des intervenantes qui ne sont pas nécessairement préparées à rencontrer des femmes ayant une histoire singulière en tant que réfugiées, victimes de viol de guerre, ou encore ayant des croyances religieuses ou des référents culturels particulièrement éloignés de leur propre expérience. Comment concilier ces différentes expériences et ces divers cadres de référence? Comment agir dans le respect de l'autre sans remettre en question ses propres valeurs, lesquelles animent en filigrane l'approche d'intervention préconisée? La réponse n'est pas simple et interpelle l'ensemble des milieux d'intervention sociale. Car, si le mouvement des femmes québécois est animé par une volonté de théoriser la différence, la diversité et les multiples pré-occupations des femmes (Descarries, 2002), cette ouverture trouve difficilement sa résonance dans la pratique qui prédomine dans la plupart des milieux institutionnels.

Plus spécifiquement, intervenir en contexte interculturel nécessite de prendre conscience de ses propres représentations stéréotypées et jugements de valeur à l'égard d'autres groupes ethnoculturels. Cela exige, en réalité, l'apprentissage de la pratique de la décentration, à savoir la prise de distance par rapport à son propre cadre de référence pour aller à la rencontre du schème de pensée de l'autre. En d'autres mots, pour mieux comprendre les femmes devant elle, l'intervenante doit se familiariser avec leurs valeurs, leur culture et leurs croyances afin d'être en mesure de convenir avec elles de solutions répondant à leurs besoins (Raja, 1998; Sharma, 2001; Enns, 2004; Pontel et Demczuk, 2007). Pour ce faire, il importe d'écouter attentivement leur récit et de s'enquérir du contexte entourant la demande d'aide, dans le but d'avoir une meilleure compréhension de leur bagage expérientiel. Une telle attitude a de fortes chances de contribuer à développer leur sentiment de sécurité et à instaurer un climat de confiance propice à un réel échange. En somme, une alliance thérapeutique avec des femmes d'origines diverses peut difficilement survenir sans que les intervenantes ne cherchent à s'ouvrir à leur culture et à démontrer du respect envers leurs valeurs, même si certaines d'entre elles peuvent les heurter. C'est dans cette perspective que Barrett et ses collègues (2005) suggèrent d'identifier et, si pertinent, de nommer ces divergences afin de trouver une zone d'intervention consensuelle. Nous estimons aussi, avec Sokoloff et Dupont (2005), que tout effort visant à reconnaître les différences, voire les barrières culturelles entre différents groupes ethniques, plu-

tôt que de chercher à les occulter, est susceptible d'améliorer le processus d'intervention. Car l'attitude inverse qui consiste à ignorer les différences socioculturelles peut causer une forme d'aveuglement chez l'intervenante ou, encore, réifier cette tendance à universaliser les expériences des femmes (Comas-Diaz et Greene, 1994; Raja, 1998). Enfin, en dépit des différences – qui ne sont pas uniquement le lot des rapports entre minorités et majorité, mais qui concernent l'ensemble des rapports sociaux –, les intervenantes peuvent également miser sur les points communs qui ressortent de leurs expériences de vie ou de leurs visions du monde.

### **Disposer de temps et de ressources**

De nos jours, efficacité et rapidité vont souvent de pair lorsqu'il s'agit d'évaluer la pertinence d'une intervention. L'approche « court terme » semble être de plus en plus la norme dans le système de santé et des services sociaux et dans les différents programmes gouvernementaux, comme en témoignent plusieurs répondantes. Plusieurs regrettent en effet de ne pouvoir réaliser une intervention à la hauteur de leurs attentes : manque de temps pour écouter le récit des femmes, manque de temps pour suivre le rythme de certaines afin qu'elles développent une autonomie suffisante, hébergement et intervention à trop court terme en raison du manque de places, des listes d'attente, etc. Ces frustrations à l'égard de leurs conditions de pratique apparaissent tout à fait légitimes, car, nous le savons, pour développer un lien de confiance, établir une alliance avec des femmes ayant souvent vécu des épisodes fort éprouvants, exige un travail de longue haleine, comme le précise cette répondante :

*Faire une alliance féministe et thérapeutique avec les femmes, ce n'est pas magique, ce n'est pas parce qu'on se dit féministe qu'automatiquement on va avoir une alliance avec la femme qui est là. [...] Ça prend de l'implication personnelle, de la connaissance, de l'humanité et du temps. Et le temps manque beaucoup.*

Par ailleurs, ce sont parfois les règles de fonctionnement que les organismes communautaires se sont données, pour différentes raisons logistiques ou en regard de contraintes sur le plan des ressources, qui occasionnent des limites temporelles dans la relation d'aide, comme le constate cette intervenante en maison d'hébergement pour femmes violentées :

*Elles ne peuvent pas se permettre de longs séjours avec les femmes. Parfois [...] les enfants commencent juste à être suffisamment adaptés pour leur offrir de l'aide [...]. C'est incroyable de penser qu'on quitte notre maison, on n'a pas d'argent, on est terrifié, on fait des démarches légales, il faut tout faire ça dans douze semaines maximum, parfois seize semaines. Mais qu'est-ce que c'est seize semaines ?*

La question du temps refait surface dans les réflexions de cette autre répondante qui exprime ses doutes quant à la possibilité de déployer une intervention visant à conscientiser les femmes face aux situations d'oppression vécue, « *tout cela sur quinze semaines* » alors que « *la conscientisation, c'est l'histoire d'années!* ». Dans ces circonstances, une pression s'exerce tant sur les intervenantes qui, pour certaines, se sentent dans l'obligation d'obtenir des résultats, que sur les femmes qui sont désireuses d'entamer des changements dans leur vie :

*Tu as un problème, [il faut que] tu le règles [...] en une fin de semaine. Et il y a ces pressions-là qu'on vit. Je trouve ça très utopique, et puis aussi dans certains cas, ça reproduit une oppression [de se conformer aux impératifs du système].*

Nul doute que cette exigence d'avoir du temps devant soi représente un défi de taille dans le contexte actuel de coupes et de restructuration des services sociaux et de santé, de réduction du financement accordé aux groupes communautaires, de rareté des ressources humaines et matérielles, sans oublier les contraintes liées à l'imposition de nouvelles normes d'efficacité et de productivité de la part de l'État et des divers bailleurs de fonds. De l'avis de plusieurs intervenantes, il n'est pas facile d'aider des femmes vivant une situation de crise ou de les soutenir dans leur désir de s'en sortir dans un tel contexte :

*On voit beaucoup de femmes en difficulté... Des ressources [...] en Montérégie, ici, pour les femmes en difficulté, il n'y en a pas. [...] Des femmes qui sont itinérantes, des femmes qui ont des problèmes de logement. On n'en a pas [de ressources]. On les rentre en maison d'hébergement, sauf que ça ne fonctionne pas toujours. Alors qu'est-ce qu'on fait avec cette femme ? Quand on lui dit : « Tu dois t'en aller » ou « On te donne des ressources et tu dois t'en aller. Appelle à ce numéro ». On se sent cheap. Ce n'est pas toujours facile.*

Un tel dilemme est loin d'être résolu dans le contexte actuel de rationalisation des services et de réduction des budgets alloués au financement des groupes de soutien aux populations vulnérables et marginalisées. Pour remédier à l'insuffisance des ressources mises à la disposition des femmes, il faudra continuer de revendiquer auprès des gouvernements fédéral et provincial un appui (financier et autre) à la hauteur des tâches à accomplir et à la mesure de l'expertise acquise au fil des ans dans les milieux féministes. De telles pressions ne pourront être efficaces sans la mobilisation des forces vives du mouvement féministe et la solidarité des femmes.

### **Avoir des espaces de réflexion**

Plusieurs intervenantes ont exprimé leur souhait de disposer d'espaces de réflexion pour analyser, questionner leur pratique, améliorer leur approche et être davantage à l'écoute des besoins des femmes :

*Si on se dotait de moyens pour remettre en question notre intervention, [...] ça me permettrait, avec la femme, de me réajuster, de voir ce qu'elle veut, d'arrêter de prendre pour acquis ce que je pense qu'elle veut, de vérifier [...] en quoi j'aide ou je n'aide pas [...]. On n'a pas assez de [temps] d'arrêt dans notre pratique.*

L'aggravation et la multiplication des problématiques vécues par les femmes de tous horizons (toxicomanie, paranoïa, menaces d'expulsion, extrême pauvreté, etc.) contribuent à accroître les attentes à l'égard des intervenantes, que l'on veut efficaces et polyvalentes face à toutes sortes de situations. Pour répondre à cette exigence de devoir constamment parfaire leurs connaissances, non seulement en matière d'intervention féministe, mais aussi en regard des nouvelles problématiques et populations rencontrées, encore faut-il que les intervenantes bénéficient de conditions favorables pour se sentir soutenues, alimentées et outillées. En d'autres mots, il importe de multiplier les lieux et les occasions d'échange et de rétroaction sur la pratique. Des échanges entre paires ainsi que des activités d'évaluation et de formation sont nécessaires pour répondre aux besoins à la fois de ressourcement des intervenantes et d'enrichissement d'une pratique qui ne s'apprend pas uniquement sur les bancs d'école.

### **Préserver le caractère subversif et politique de l'intervention féministe**

Un tel objectif peut s'avérer un véritable défi à réaliser dans le contexte actuellement marqué par l'abondance des discours qui accordent la primauté aux droits individuels sur la défense du bien commun, la prédominance des approches biomédicales en matière d'intervention et de relation d'aide, et l'imposition de divers protocoles par les gestionnaires de programmes sociaux pour mieux encadrer, voire contrôler, les pratiques. Par ailleurs, il y a tout lieu de redouter l'impact de la droite politique et religieuse qui remet en question les acquis des femmes et menace les progrès pour l'égalité des sexes, ici et ailleurs. Au surplus, l'impopularité du féminisme, souvent jugé obsolète dans un contexte où plusieurs claironnent «l'égalité-déjà-là» (Delphy, 2004) ainsi que l'antiféminisme ambiant colore aussi cette conjoncture sociopolitique. En de telles circonstances, force est de constater qu'il est parfois ardu de continuer à promouvoir une approche féministe qui, tant sur le plan du discours que de la pratique, reste fidèle à ses ancrages politiques et subversifs.

À cet égard, Carolyn Z. Enns (2004: 309) constate qu'il existe un écart entre l'adhésion théorique à un objectif de changement social promu par un grand nombre de féministes et sa mise en application dans leur pratique auprès des femmes. Contradiction entre discours et pratique qu'elle attribue à un certain nombre de facteurs tels que la crainte du *backlash* antiféministe, l'isolement des intervenantes féministes et, enfin, la difficulté à traduire ces objectifs d'implication sociale et de militance au cours du processus d'intervention. Pour Descarries<sup>14</sup>, ce décalage entre théorie et pratique lié aux éléments conjoncturels, les compromis faits en raison de la réalité «terrain» et l'édulcoration de la culture militante féministe, entre autres, témoignent de la «déradicalisation» du mouvement des femmes au Québec. En revanche, en raison de cette même conjoncture sociopolitique et du ressac ressenti face aux discours antiféministes, elle note une certaine «repolitisation» du mouvement. Ce désir de repolitiser l'intervention féministe ou, dit autrement, de maintenir ses assises politiques et visées de lutte pour un changement social, interpelle aussi plusieurs intervenantes rencontrées.

---

14. Francine Descarries a défini ces notions de «déradicalisation» et de «dépolitisations» lors d'une conférence donnée devant le Regroupement des CALACS en juin 2007. Sa conférence s'intitulait *Le féminisme contemporain. Pluralité des discours et des interprétations*.

### **En conclusion**

Pour maintenir l'intervention féministe parmi les modèles vivants et inspirants pour les femmes, diverses pistes d'action ont déjà été évoquées et d'autres sont à envisager. Questionner et parfaire sa pratique, recevoir de la rétroaction des paires, réfléchir à certaines critiques formulées par les femmes aidées et/ou par les militantes, reconnaître ses limites et ses préjugés à l'égard de certaines situations ou groupes minoritaires, éviter de vouloir « sauver les autres », voilà autant de stratégies proposées pour se prémunir contre le sentiment d'échec et d'impuissance et, ainsi, assurer une certaine pérennisation de l'intervention féministe face aux défis rencontrés. En écho aux témoignages recueillis, nous croyons qu'il faut multiplier les occasions de concertation et d'échange entre les intervenantes féministes afin de favoriser la mise en commun des expériences, des stratégies et des apprentissages en regard de la complexification des problématiques sociales. Il importe aussi de préserver, consigner et diffuser ce savoir féministe tacite afin d'assurer l'actualisation continue de ce modèle de pratique.

Ces diverses considérations nous amènent à soulever d'autres questionnements. Qu'en est-il des jeunes intervenantes et de leur intérêt envers l'approche féministe, considérant la résistance ou les préjugés des programmes de formation envers ce modèle de pratique? Peut-on compter sur une relève assez nombreuse pour assurer la pérennité de l'intervention féministe? Et si oui, comment pallier les problèmes de roulement de personnel et de recrutement dans un contexte de coupures et de sous-financement des programmes gouvernementaux, de l'insuffisance des services en regard des besoins croissants et de la faible reconnaissance sociale du travail effectué auprès des femmes en difficulté? Au-delà de ces enjeux sociaux qui frappent l'ensemble des organismes féministes, il apparaît aussi crucial de se doter de mécanismes ou de pratiques pour assurer la transmission intergénérationnelle de l'intervention féministe au sein des organisations. Tout porte à croire qu'il faudra recruter des appuis dans le milieu de l'enseignement et dans le mouvement des femmes pour que soient intégrés des cours et des stages d'initiation à l'intervention féministe dans les programmes de formation des futurs intervenants et intervenantes. De plus, pour asseoir la légitimité de ce modèle de pratique et en améliorer la portée, il importe de multiplier les équipes et les projets de recherche intéressés à approfondir ce sujet et de faire connaître les

études qui ont déjà démontré l'efficacité de l'intervention féministe<sup>15</sup>.

Nous en avons été témoins à plusieurs reprises, l'intervention féministe, telle que mise en œuvre et conceptualisée au XXI<sup>e</sup> siècle, suscite un intérêt indéniable dans le mouvement des femmes. Il nous reste à souhaiter qu'elle puisse continuer d'être une source d'inspiration et de contestation, qu'elle préserve ses acquis, élargisse ses sphères d'action et réussisse à se déployer dans des univers de référence actuellement peu réceptifs au discours féministe. En d'autres mots, qu'elle fasse l'objet d'une véritable reconnaissance sociale.

### **Bibliographie**

- Barrett, E. Susan, en collaboration avec Jean Lau Chin, Lilian Comas-Diaz, Oliva Espin, Beverly Greene et Monica McGoldrick (2005). « Multicultural feminist therapy: Theory in context », dans Marcia Hill et Mary Ballou (dir.), *The Foundation and Future of Feminist Therapy*, The Haworth Press, Binghamton, p. 27-61.
- Bergeron, Manon et Martine Hébert (2006). « Évaluation d'une intervention féministe de groupe d'approche féministe auprès de femmes victimes d'agression sexuelle », *Child Abuse & Neglect*, n° 30, p. 1143-1159.
- Black, Carolyn J. (2003). « Translating principles into practice: Implementing the feminist and strengths perspectives in work with battered women », *Affilia*, vol. 18, n° 3, p. 332-349.
- Brown, Laura S. (1994). *Subversive Dialogues: Theory in Feminist Therapy*, New York, Basic Books.
- Chesler, Phyllis (1975). *Les femmes et la folie*, Paris, Payot.
- Coderre, Céline et Johanne Hart (2003). « Pratiques d'intervention féministe auprès des femmes survivantes d'agression à caractère sexuel: le contexte franco-ontarien », *Reflets*, vol. 9, n° 1, p. 186-210.
- Collins, Patricia Hill (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge.
- Comas-Diaz, Lilian (1999). « Feminist therapy with mainland Puerto Rican women », *Gender, Culture, and Ethnicity. Current Research About Women and Men*, Los Angeles, University of California Press, p. 323-335.

---

15. Par exemple, Bergeron et Hébert (2006) ont observé que les femmes ayant vécu une agression sexuelle et ayant participé à l'intervention de groupe offerte dans un CALACS ont réduit leur détresse psychologique, leurs sentiments dépressifs, leurs symptômes de stress post-traumatique ainsi que leurs sentiments de culpabilité et d'impuissance.

- Comas-Diaz, Lilian (2000). «An ethnpolitical approach to working with people of color», *American Psychologist*, n° 55, p. 1319-1325.
- Comas-Diaz, Lilian et Beverly Greene (1994). *Women of Color. Integrating Ethic and Gender Identities in Psychotherapy*, New York/Londres, The Guilford Press.
- Cooper, David (1978). *Critique de la conception occidentale de la folie et le rôle des psychiatres dans notre société*, Paris, Seuil.
- Corbeil, Christine, Carole Lazure, Gisèle Legault et Ann Pâquet-Deehy (1983). *L'intervention féministe: l'alternative des femmes au sexisme en thérapie*, Montréal, Saint-Martin.
- Corbeil, Christine et Isabelle Marchand (2006). «L'intervention féministe et la perspective intersectionnelle: vers un nouveau paradigme d'intervention auprès des femmes victimes de violence conjugale», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 19, n° 1, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 40-57.
- De Koninck, Maria, Sylvie Savard et Ann Pâquet-Deehy (1994). «Interventions féministes: parcours et perspectives», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 7, n° 2, p. 155-169.
- Delphy, Christine (2004). «Retrouver l'élan du féminisme», *Le Monde diplomatique*, mai.
- Descarries, Francine (1998). «Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle: un projet de libération et de solidarité qui fait sens», *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, p. 179-210.
- Descarries, Francine (2002). «Un féminisme aux multiples voix, un mouvement en actes: le féminisme québécois», *Labrys, études féministes*, n° 1-2, juillet-décembre, Brasilia, <http://www.unb.br/ih/his/gefem>.
- Descarries, Francine (2010). *Entre le rose et le bleu: stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Québec, Conseil du statut de la femme. Également disponible en ligne: [www.csf.gouv.qc.ca](http://www.csf.gouv.qc.ca).
- Enns, Carolyn Z. (1993). «Twenty years of feminist counseling and therapy: From naming biases to implementing multifaceted practice», *The Counseling Psychologist*, vol. 21, n° 1, p. 3-87.
- Enns, Carolyn Z. (2004). «Women-of-color feminisms and feminist therapy», *Feminist Theories and Feminist Psychotherapies. Origins, Themes and Diversity*, 2<sup>e</sup> éd., New York, The Haworth Press, p. 193-241.
- Femmes autochtones du Québec (2008). *Les femmes autochtones et la violence conjugale*, rapport présenté au D<sup>r</sup> Yakin Ertürk, Rapporteuse spéciale des Nations unies sur la violence à l'égard des femmes, ses causes et ses conséquences, janvier, disponible en ligne: [www.faq-qnw.org/publication-fr.html](http://www.faq-qnw.org/publication-fr.html).
- Fondation autochtone de guérison (2006). *Un cheminement de guérison*, points sommaires du rapport final, disponible en ligne: [www.fadg.ca/publications/collection-recherche](http://www.fadg.ca/publications/collection-recherche).

- Freire, Paulo (1974). *Pédagogie des opprimés*, Paris, François Maspero.
- Greenspan, Myriam (1993). *A New Approach to Women and Therapy*, New York, Wiley.
- Guyon, Louise, Louise Nadeau et Roxane Simard (1981). *Va te faire soigner, t'es malade!*, Montréal, Stanké.
- Hill, Marcia et Mary Ballou (1998). «Making therapy feminist: A practice survey», *Feminist Therapy as a Political Act*, New York, The Harrington Park Press, p. 1-16.
- Lemay, Louise (2007). «L'intervention en soutien à l'empowerment», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 20, n° 1, p. 165-180.
- Montminy, Lyse (2004). «Les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale: une ressource à découvrir... ou à développer pour les femmes âgées», Montréal, Centre de recherches interdisciplinaires sur la violence familiale et la violence faite aux femmes, coll. Études et Analyses, n° 30.
- Oxman-Martinez, Jacqueline et Julia Krane (2005). «Un décalage entre théorie et pratique? Violence conjugale et femmes issues des minorités ethniques», *Journal international de victimologie/The International Journal of Victimology*, n° 3, p. 1-14.
- Pontel, Maud et Irène Demczuk (2007). *Répondre aux besoins des femmes immigrantes et des communautés ethnoculturelles. Les défis de l'adaptation des services en violence conjugale*, Montréal, Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec, Table de concertation en violence conjugale de Montréal et Service aux collectivités de l'UQAM.
- Raja, Sheela (1998). «Culturally sensitive therapy for women of color», *Women and Therapy*, vol. 21, n° 4, p. 67-84.
- Rawlings, Edna I. et Diane K. Carter (1977). *Psychotherapy for Women: Treatment Toward Equality*, Springfield, Charles C. Thomas.
- Rhodes, Rita et Ann Johnson (1997). «A feminist approach to treating alcohol and drug-addicted African-American women», *Women and Therapy*, vol. 20, n° 3, p. 23-37.
- Sharma, Anita (2001). «Healing the wounds of domestic abuse. Improving the effectiveness of feminist therapeutic interventions with immigrant and racially visible women who have been abused», *Violence Against Women*, vol. 7, n° 12, p. 1405-1428.
- Sokoloff, Nathalie J. et Ida Dupont (2005). «Domestic violence at the intersections of race, class, and gender», *Violence Against Women*, vol. 11, n° 1, p. 38-64.
- Sturdivant, Susan (1980). *Therapy with Women*, New York, Springer.
- Tremblay, Danièle et Moïsette Tremblay (1995). «Le groupe en thérapie radicale, un outil pour redonner du pouvoir», *Intervention*, n° 102, p. 39-47.